

—Et le diner ? lui dis-je.

—Est-ce qu'on dine ? répondit-il en homme complètement oublieux des appétits de la *guenille*. Puis, se reprenant : En ce cas, fit-il comme s'il demandait une grâce, vous me permettrez bien de revenir ce soir ?

—Faites mieux... dinons tous les trois ici... Nous dînerons mal ; mais nous ne perdrons pas un moment, et...—J'étais si ahuri d'enthousiasme, que je ne sus pas balbutier un compliment.

—Le diner fut court, presque silencieux. Nous étions trop émus, et, d'ailleurs, il y avait, dans la physiologie et les manières exquises de l'étranger un fond de tristesse communicative. Ses traits nobles et rêveurs, éclairés par son regard d'une expression indéfinissable, révélaient une admirable nature d'artiste, greffée peut-être sur une origine illustre et voilée tout ensemble. Au surplus, nous nous serions traités d'ingrats, si, en échange de l'incomparable plaisir que nous lui devions, nous lui avions imposé l'embarras ou l'ennui d'un interrogatoire. Nous n'osions pas même lui demander son nom. Au dessert, une bouteille de château-margaux nous rendit la parole ; mais le piano était là tout ouvert... il attendait...

—Il n'attendit pas longtemps. La seconde séance fut aussi étonnante, aussi émouvante, aussi magique, aussi féérique que la première. Il joua de nouvelles fantaisies, inspirées des *Huguenots*, de la *Donna del Lago*, de *Norma*. Puis il commença une *Marche funèbre*, où il mit toute son âme, que nous ne pûmes entendre sans un frisson irrésistible et où je crus recueillir quelques vagues et lointains échos du *Requiem* de Mozart et du *Lamentum* de Clémenti.

—Il terminait la péroraison, d'une beauté vraiment tragique, quand minuit sonna à ma pendule et fut répété par la grosse cloche du légendaire Jacquemart. L'artiste tressaillit, s'arrêta brusquement et se leva comme poussé par un ressort. La mélodie interrompue s'exhala, comparable à la plainte d'une âme en peine.

—Adieu ! adieu ! me dit l'inconnu, qui eut l'air de s'enfuir plutôt que de s'en aller ; adieu et merci !...

—Merci ?... mais c'est nous qui vous devons une éternelle reconnaissance ! mon piano m'était odieux... A dater de ce soir il m'est sacré... personne n'y touchera plus !...

—Ces paroles furent perdues. L'étranger était déjà loin.

—Le lendemain, au lever du soleil, je courus à l'hôtel d'*Europe*.

—Parti ! dit M. Pierron. Parti en me suppliant de ne pas lui demander son vrai nom....

—L'année suivante, à la fin de mars, en pleine saison des concerts, j'arrivai à Paris. Une de mes premières visites fut pour Zimmermann.

—Vous tombez bien, me dit-il, Liszt donne un concert demain ; voilà un billet... Vous m'en direz des nouvelles !

—Liszt joua l'ouverture de *Guillaume Tell*, deux *lieders* de Schubert, deux *rapsodies hongroises* et sa grande fantaisie sur le *Carnaval romain*. Je n'ai pas à apprécier ici le talent vertigineux de l'illustre abbé,

sa fougue proverbiale, ses éclairs de génie dans une tempête, son habitude de compter ses succès par les pianos tués sous lui. Pourvu qu'on me dispense d'admirer en lui le compositeur, j'admirerai tant qu'on voudra le prodigieux virtuose. Ce soir-là, je l'applaudis de toutes mes forces.

—Lorsque je revis Zimmermann :

—Eh bien ? me dit-il.

—Eh bien, c'est beau, c'est superbe, c'est merveilleux, c'est *épatant* !...

—Beau ! superbe ! merveilleux ! *épatant* ! Vous me dites cela d'un ton... Je m'attendais à vous voir en feu, et vous êtes tiède... on croirait vraiment...

—Et l'on devinerait, repris-je allant au-devant de sa pensée : oui, depuis mon dernier séjour à Paris, j'ai entendu un virtuose tout aussi extraordinaire, et dans des circonstances bien plus propres à exalter l'imagination...

—Où ça ?

—A Avignon.

—A Avignon ? Ah ! bah ! pourquoi pas à Carpentras ? (Pauvre Carpentras incompris !) Non, mon cher mélomane, vous ne me le ferez jamais croire !

—En ce moment, la portière se souleva à demi.

—Peut-on entrer ? dit une voix douce qui me fit tressaillir.

—Thalberg ! Sigismond Thalberg ! s'écria Zimmermann avec des transports de surprise et de joie.

—Thalberg ! Thalberg ! m'écriai je comme un écho. Comment ne l'avais-je pas deviné ?

—Je me précipitai, je pris ses mains ; mais mon joyeux étonnement fut glacé par son air de profonde tristesse. Je m'aperçus alors qu'il était en grand deuil.

—Monsieur ! cher monsieur ! me dit-il avec sa politesse de prince déguisé, tandis que Zimmermann, fort intrigué, essayait de comprendre ; je vous dois une explication et des excuses. En avril 1839, j'étais à Vienne, passionnément et profondément épris d'une charmante jeune fille, dont le père occupait un rang dans la société viennoise (*la crème*), mais que l'élévation de son esprit, ses goûts d'artiste, son talent de musicienne, son admirable voix de *contralto* et sa soif de l'idéal attiraient sans cesse hors du cercle étroit des conventions sociales. C'est sous ses traits inoubliables que je me figurais la Marguerite de Goethe et surtout donna Anna. Son père, qui l'adorait, la laissait libre de son choix. Sa mère était morte de la poitrine. Je ne négligeai rien pour me faire aimer de Catherine B. (c'était son nom). Parfois, je croyais y avoir réussi. Et pourtant, à ma grande surprise et à ma vive douleur, je la voyais hésitante. Parfois aussi elle semblait encourager de jeunes diplomates, de jeunes fâts, de jolis valseurs, des bellâtres ; je cherchais vainement le mot de l'énigme, car je la savais romanesque ; mais j'étais sûr qu'elle n'était pas coquette.

—A la fin, un soir, elle me dit :

—Je vous aime, et cependant j'hésite, parce que mon rêve serait d'être aimée par-dessus tout...et vous... vous me préférez toujours votre piano, votre art, votre talent, vos succès...

—Catherine, lui dis-je avec une émotion qu'elle partagea ; voulez-vous que je m'engage par serment, sur l'honneur, sur notre amour, à passer un an sans